

Lindberg, Clas (1996) *Society and Environment Eroded, A Study of Household Poverty and Natural Resource Use in Two Tanzanian Villages*. Uppsala, Department of Social and Economic Geography (Coll. « Geografiska Regionstudier »), 29, 164 p. (ISBN 91-506-1156-9)

Paule Simard

Volume 41, numéro 113, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022660ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

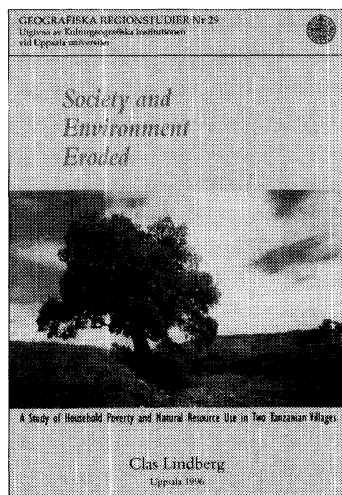
Simard, P. (1997). Compte rendu de [Lindberg, Clas (1996) *Society and Environment Eroded, A Study of Household Poverty and Natural Resource Use in Two Tanzanian Villages*. Uppsala, Department of Social and Economic Geography (Coll. « Geografiska Regionstudier »), 29, 164 p. (ISBN 91-506-1156-9)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(113), 256–258. <https://doi.org/10.7202/022660ar>

ensemble souvent discontinu d'actions à prétention universelle par les valeurs et les champs d'application invoqués, mais toujours singulières, presque à chaque fois miraculeuses dans leur mise en pratique. Selon Lévy, la société-monde prend encore la forme d'une action en réseau confinée à un chapelet de lieux sur une poignée de thèmes pour une brassée d'instant. Selon l'auteur, le territoire mondial du politique reste pour l'essentiel à inventer. Il ajoute en finale de l'ouvrage, poussant sa lucidité un peu plus loin: si les habitants de la Terre ne sont déjà plus hommes d'une seule appartenance, ils ne seront jamais «citoyens du monde» de part en part. Leur engagement dans un territoire politique mondial ne recouvre qu'une des échelles de leur citoyenneté, et celle-ci n'est qu'un des aspects de leur identité: d'autres espaces, faits notamment de multiples réseaux enchevêtrés, lui donnent forme et sens. C'est aussi ce que nous croyons. Faut-il s'en étonner ou accepter ce fait comme une dimension permanente de la condition humaine?

En somme, un petit ouvrage intéressant, qui se lit bien et qui pourrait se révéler un outil fort utile d'animation pédagogique. Un mot, enfin, sur le débat entre Lévy et Valladão (pp. 123-136): des questions pertinentes de la part du second, des réponses insatisfaisantes du premier.

Jocelyn LÉTOURNEAU
CÉLAT et département d'histoire
Université Laval

LINDBERG, Clas (1996) *Society and Environment Eroded. A Study of Household Poverty and Natural Resource Use in Two Tanzanian Villages*. Uppsala, Department of Social and Economic Geography (Coll. «Geografiska Regionstudier»), n° 29, 164 p. (ISBN 91-506-1156-9)



L'ouvrage de Lindberg porte sur l'«érosion» sociale et la dégradation des terres agricoles, deux phénomènes qui, selon lui, sont intimement liés. Une large part de son analyse traite de la pauvreté de certains ménages de deux villages tanzaniens; une pauvreté qui, à première vue, peut sembler surprenante dans une région où les conditions de pratique de l'agriculture sont relativement bonnes et où la plupart des familles ont accès à la terre. Selon l'auteur, plusieurs facteurs se conjuguent pour créer cette pauvreté; c'est ce qu'il tente de démontrer dans son livre. Plus spécifiquement, il veut décrire les mécanismes qui entretiennent et reproduisent la pauvreté à l'échelle locale et mettre ceux-ci en relation avec des facteurs politiques et économiques d'échelles diverses de manière à obtenir une

explication multiscalaire. Cet ouvrage vise également à souligner les interactions entre la pauvreté et la dégradation des sols.

En s'appuyant sur plusieurs modèles explicatifs de la pauvreté (Sen, Berstein, Lewis, Blaikie), l'auteur définit la pauvreté sous deux facettes qui, bien qu'interdépendantes, sont de nature différente. Il y a, d'une part, la pauvreté visible, celle qu'on nous donne à voir dans les médias et, d'autre part, une marginalisation sociale, celle qui découle de la structure sociale et de l'organisation de la production. En fait, ce sont les membres des communautés étudiées qui ont amené l'auteur à concentrer son attention sur cette dernière forme de pauvreté. Appelées à faire une classification du niveau de richesse de certaines familles de leur communauté, les personnes interrogées ont surtout retenu le mode d'insertion dans l'organisation de la production (travailleur journalier, agriculteur, éleveur, etc.), de même que le degré d'autonomie dans le travail. Cet exercice de classification a fait ressortir l'importance d'indicateurs liés à la production plutôt qu'à la consommation, comme c'est le cas dans les études classiques sur la pauvreté.

L'auteur démontre que les conditions de vie et le statut des ménages découlent de leur rôle dans l'organisation de la production; aussi, «*the organisation of production produces poverty*» (p. 157). En cela, cette étude vient confirmer les modèles de Sen et Berstein. Toutefois, en analysant la pauvreté des ménages en parallèle avec leurs pratiques de gestion des sols, Lindberg montre que ces phénomènes découlent tous deux de la structure sociale qui organise la production. On arrive ainsi à une explication originale de la dégradation des sols, habituellement traitée plutôt comme un problème technique que comme un phénomène social en réaction à des causes naturelles.

Lindberg mène sa démonstration de manière vivante, dans un style clair et un langage simple. Les explications y sont abondantes et nuancées. De plus, la méthodologie utilisée permet de mettre en évidence le point de vue des habitants des villages étudiés, donnant ainsi un éclairage original et stimulant aux questions traitées. Cet ouvrage vient enrichir la compréhension des causes de la pauvreté et de la dégradation des ressources naturelles en milieu rural africain, tout en proposant des études de cas pertinentes dans une perspective pédagogique.

Bien que l'analyse soit très convaincante dans l'ensemble, certains aspects mériteraient toutefois un développement plus substantiel. Par exemple, l'auteur annonce dès le départ qu'il désire cerner la pauvreté des ménages à plusieurs échelles, mais il faut attendre au dernier chapitre pour trouver une explication du rôle de l'administration villageoise dans la gestion foncière. De plus, et c'est là le principal point faible du livre, l'organisation interne des ménages est peu détaillée. Même si l'auteur consacre une section du dernier chapitre à la pauvreté féminine et utilise des cas de femmes pour étayer son propos, il n'en demeure pas moins que l'on arrive mal à saisir les rôles spécifiques des femmes et des hommes en regard de la production et leurs responsabilités respectives quant aux dépenses familiales. Pourtant, dans une grande partie de l'Afrique subsaharienne, les hommes et les femmes possèdent des budgets séparés; à moins que la situation ne soit différente dans ces villages, ce que l'auteur ne nous révèle pas. Néanmoins, toute analyse de la production et de la pauvreté à l'échelle du ménage nécessite

une connaissance approfondie des relations de production familiales. Seulement alors peut-on comprendre les stratégies déployées par les membres du ménage en dehors de l'unité de production pour améliorer leur statut économique.

Paule Simard

Centre collaborateur de l'OMS pour

«Villes et villages en santé»

Université Laval

OSTROWETSKY, Sylvia, éd. (1996) *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 278 p. (ISBN 2-7384-3817-2)

Il y a une vingtaine d'années, la recherche urbaine était l'aile marchante des sciences sociales françaises. On y retrouvait les jeunes chercheurs les plus dynamiques, les problèmes les plus actuels et les approches théoriques les plus novatrices. Depuis ce temps, elle a perdu beaucoup de son caractère iconoclaste et fait partie des courants communément admis de la recherche. Ce livre est un exemple à la fois du passé de ce champ d'investigation et de sa situation actuelle.

Mais en fait, il s'agit de trois ensembles de textes regroupés sous la même couverture. La première partie réunit les interventions présentées lors d'un séminaire d'études avancées consacré au livre d'A. Caillé, *La terre et les mots*. À partir de cette «égohistoire» intellectuelle, les commentateurs s'interrogent sur l'épistémologie de la recherche urbaine et ses relations avec l'itinéraire de la personne qui la fait. La seconde section s'intéresse à l'anthropologie urbaine. Les auteurs, surtout africanistes, réfléchissent sur ce qui reste de l'ethnologie lorsqu'on ne la pratique pas (ou plus) à la campagne, mais dans les grandes agglomérations qui semblent être le futur de la planète. Dans un tel contexte, peut-on encore distinguer sociologie et anthropologie? Enfin, la troisième section du livre présente des approches sémiotiques de la culture urbaine et de la ville considérée comme ensemble culturel, c'est-à-dire symbolique. On y retrouve le vieux problème du rapport entre structure culturelle et structure sociale, mais rafraîchi par l'apport des urbanistes et des sémioticiens. La question du sens, redevenue d'actualité avec le regain de vie des méthodes herméneutiques, s'y retrouve ainsi posée avec force.

Il n'est pas sûr que ces contributions soient suffisamment reliées pour faire un véritable livre. On n'y retrouve certainement pas l'unité de ton que cela sous-entend. Néanmoins, on peut y voir un bon exemple de ce qu'est devenue la recherche sur

